

TEMPS + ONE

A propos d' « Au-dessous du volcan »

De Malcom Lowry

Etienne OLDENHOVE

(77).

De l'alcoolisme, qu'appert-il?

Voilà neuf mois que je porte en moi la lecture du roman de Lowry "Au-dessous du volcan"! Le moment d'un accouchement est venu.

En latin, accoucher, engendre se dit « Parère ».

D'où dérivent en français des mots tels que "parents", "parturiente", "vivipare", "apéritif", "pauvre" — et j'en passe.

D'où dérive également, en latin, le mot "apertura" qui peut se traduire par "ouverture" et que je signale dès maintenant car il constituera un relais de ma réflexion.

La lecture de cette oeuvre de **Lowry** me laissa avec une question la temporalité (particulière) qui s'y déployait.

Que le temps soit au centre de ce roman, **Lowry** nous l'indique lui-même dans la préface qu'il a écrite pour le lecteur français en 1948.

Parlant de la roue Ferris qui, comme les volcans, veille sur ce roman, il dit

"Cette roue, c'est la roue Ferris dressée au milieu du square, mais c'est aussi, si vous voulez, beaucoup d'autres choses : la roue de la loi, la roue de Boudha, c'est aussi l'éternité, le symbole de l'éternel retour. Cette roue, qui indique la forme même du livre, peut être considérée aussi, et d'une manière évidemment cinématographique, comme la roue du Temps qui se met à tourner en sens inverse, jusqu'à ce que (78) nous atteignons l'année précédente. Car le début du deuxième chapitre nous ramène au jour des morts, une année auparavant, en novembre 1938." (1)

Plus loin, il poursuit : *"Il (ce livre) se compose de 12 chapitres et le corps du récit est contenu dans une seule journée de douze heures. De même, il y a douze mois dans une année et le livre entier est enclos dans les limites d'une année, ..."* (2)

Il termine sur cet aveu : *"Il (ce roman) peut être considéré comme une sorte de machine il fonctionne, croyez-le bien, comme je l'ai découvert à mes dépens"*. (3)

(1) "Au-dessous du volcan" de Malcoim Lowry, Ed. Gallimard (Cou. Folio), p. 26

(2) Ibidem, p. 28

(3) Ibidem, p. 31

Le lecteur aussi ne peut découvrir le fonctionnement de ce roman-machine qu'à en faire l'épreuve.

Que la temporalité fut une dimension spécifique de cette oeuvre n fut encore plus évident, quelques deux ou trois mois plus tard, lorsque j'eus l'occasion de voir le film qu'en tira **John Huston**.

Comme toujours ou presque, lorsque l'on voit un film tiré de ce qui se voulait un écrit, la déception est grande sentiment d'une trahison ainsi que le dit le proverbe à propos de la traduction.

En l'occurrence, j'estimais qu'Huston avait fait une histoire, par ailleurs remarquablement interprétée, de ce qui n'en était absolument pas une ou de ce qui n'en était une que pour ceux qui refusaient de faire naufrage.

Autrement dit, cette temporalité spécifique, mais encore vague dans mon esprit, je n'en trouvais nulle trace dans le film.

Depuis, je me suis essayé à la cerner d'un peu plus près et je me permets de vous livrer aujourd'hui les quelques résultats de cette pérégrination, non pas de cantina en cantina, mais d'idée de cantina en idée de cantina.

(79) Pourquoi ne pas dire d'emblée o aboutit mon chemin ?

J'en suis arrivé à penser que l'alcoolique cherche à avoir le t e m ps. Tentative impossible s'il en est. Certains idiomes de notre langue inscrivent en nous une vue complètement fallacieuse du temps. Par exemple, des expressions telles que "avoir le temps" ou "perdre son temps".

Or, le temps est ce qui fondamentalement nous échappe. Il faut même aller plus loin et dire avec **Rivarol** que cite Beaufret dans ses derniers "*Entretiens*" : "*La grande illusion de l'homme est de croire que le temps passe. Le temps est le rivage ; nous passons, il a l'air de marcher*".

Le temps n'est donc pas ce qui choit de nous mais bien ce dont fonda mentalement l'être parlant choit. Le temps accouche de nous et non, l'inverse.

Que l'alcoolique veuille "avoir" le temps, cela n'a pas échappé au savoir de certains responsables de publicité pour boissons alcoolisées. Ainsi, durant ces derniers mois, deux marques de bière avaient axé leur campagne publicitaire sur ce thème.

L'une disait : "*Arrêtez le temps, le temps d'une Stella*" (au cinéma cela se doublait d'une autre subtilité. On y voyait, en effet, un homme obéir à cette injonction lors d'un embouteillage : une bouteille pour le temps perdu dans un embouteillage).

L'autre publicité appelait à "*remonter le temps*".

Alors, l'alcoolisme, serait-ce la grande bouffe du temps ? Je pense qu'effectivement, c'est le cas. Reste à établir en quel sens cette ex pression pourrait se justifier.

Dans "*Au-dessous du volcan*", l e temps est comme constamment cassé, désynchronisé, atomisé même, diffracté en contemporanités chaotiques. Cette diffraction du temps, je vais vous la faire sentir en vous lisant une phrase - car il ne s'agit que d'une seule phrase - de ce roman.

- Lecture des pages 89 et 90 "*C'est une soirée d'été d'autre-monde . . .*"

(80) Dans notre vie courante, ce qui fait l'unité du temps, c'est sa dimension imaginaire, ce qui nous tient en a-l'haine, c'est le phallus.

L'effort de l'alcoolique de rétrocéder en-deça du phallus va avoir plu sieurs conséquences

- d'une part, celle que j'ai signalée plus haut : le temps n'a plus d'unité, il est diffracté. C'est l'atomisation des verres : sorte de rééllisation du temps. Je m'expliquerai plus loin sur le sens que je donne à cette expression.

En tout cas, ce qui est patent dans l'alcoolisme et dans ce livre, c'est que le circuit pulsionnel y est épuré au point que s'en laisse entendre la pulsation.

Ainsi, quand le consul et Yvonne, son ex-femme, se retrouvent dans leur maison et que leurs coeurs se remettent à battre - en vain - l'un pour l'autre, on entend un bruit : le tic-tac de la piscine qui se remplit, bruit si ténu mais si présent de ce fait qu'il en devient un martèlement, seconde voix que constituait autrefois la scansion, - autre découpe. Aux coeurs qui battent, se substitue un seul coeur cosmique qui coule goutte à goutte.

- d'autre part, à l'abandon de la dissymétrie phallique, va venir pallier une symétrisation infinie.

Symétrie que l'on retrouve, par exemple, dans le nom du lieu où se déroule ce roman : Quahnahuac.

Symétrie des deux volcans qui, d'ailleurs n'en font plus qu'un au niveau du titre.

Symétrie de l'abréviation A.A., simple redoublement de la première lettre de l'alphabet.

Redoublement du A qui est également présent dans l'appellation des groupes pour conjoints et amis d'alcooliques - AL-ANON - et dans celle des groupes pour jeunes, enfants et amis d'alcooliques - AL-ATEEN. Insistance signifiante dont il faudrait pouvoir rendre compte.

Cette symétrie s'assortit d'une réversibilité parfaite : rien n'est jamais vraiment donné, ni reçu. C'est le système de la tournée.

Symétrie poussée à son paroxysme dans le délirium tremens où dominent les hallucinations visuelles, hallucinations d'animaux dévorants, hallucinations de gueules.

(81) Mais si l'avoir peut trouver une certaine complétude dans le registre de l'imaginaire, il n'en est plus du tout de même dans les deux autres registres.

Les enfants autistes ont attiré mon attention sur une catégorie d'objets bien particuliers les objets évanescents (par exemple la fumée, la poussière, les sons). Le statut de ces objets dans l'économie de l'autisme est radicalement différent de celui qu'il a dans l'alcoolisme, mais leur intérêt me paraît aussi grand dans un cas que dans l'autre.

L'alcool fonctionne bien comme un objet évanescent : c'est même cette évanescence qui le caractérise en-deça des effets qu'il peut avoir comme objet réel, comme toxique.

Evanescent, il l'est comme la fumée, trait qui, à lui seul, suffit à soutenir l'importance du tabagisme dans nos existences.

Je dirais qu'à cette tentative dans l'alcoolisme de saisir des objets spécialement évanescents, correspond, comme retour du refoulé, une caricaturale évanescence du sujet alcoolique. Rien de plus évanescent qu'un alcoolique. Déjà pour son conjoint, ses enfants ou son psychiatre, il brille par ses absences.

Mais le sujet de l'inconscient étant par lui-même évanescant, il est préférable de dire que dans l'alcoolisme, l'évanescence manifeste du sujet alcoolique n'est qu'une sorte de redoublement qui se veut saisissant de l'évanescence structurale du sujet de l'inconscient.

L'intérêt de l'alcoolique pour la question du temps se retrouve et s'éclaire dans celle de son adresse.

L'alcoolique, à qui s'adresse-t-il ? Il ne s'adresse pas au père.

Une formule est toute prête pour qualifier le style de son adresse : il jette des bouteilles à la mer. Les lettres du consul, aussi bien que celles d'Yvonne, son ex-femme, n'arrivent jamais à leurs destinataires c'est leur destinée.

(82) L'alcoolique s'adresse à la mère, à la mère symbolique, préciserais-je. La mère symbolique, c'est la première opposition signifiante pour l'être parlant, l'opposition entre l'absence de la mère et sa présence.

Le temps est bien ce par quoi s'introduit la première coupure signifiante, ce qui primordialement vient barrer l'Autre, le premier représentant de l'Autre, la Mère. Mais pour que la mère apparaisse comme barrée, il faut que réellement, elle se barre.

Il faut bien que le symbolique se présentifie. Cette présentification pas par un Réel.

Est-ce à dire que ce Réel précéderait le Symbolique ? Non. Symbolique et Réel sont indissolublement liés dans leur différend. Ils se présentent ensemble, dans et par leur discord.

C'est vers cette symbolisation primordiale, ce premier temps de la symbolisation, ce temps-one, cet A de l'alphabet, que l'alcoolique me semble vouloir rétrocéder, cherchant à refaire ce premier pas qu'il a fait, voulant se rendre maître de l'objet en cherchant à le retrouver soit comme totalement absent (une sorte d'objet symbolique qui ne serait plus lesté de réel), soit comme totalement présent (une sorte d'objet réel qui ne le serait plus comme reste de l'opération signifiante).

D'où, cette alternance dans l'existence de l'alcoolique de l'objet sous la main, tenu en main (le verre, la bouteille) et de sa disparition.

Ce qu'il tient en main, c'est le contenant. Ce qui disparaît, c'est le contenu.

Ce qu'au-delà de cette distinction sommaire, il cherche à saisir, c'est le vide, la Chose qui rassemble contenant et contenu.

Le tremblement si caractéristique de l'alcoolique puisqu'il donne même son nom à son délire - le délirium tremens - n'est peut-être pas sans rapport avec cette dynamique.

Dans l'avant-propos que Maurice **Nadeau** a écrit pour la traduction française d' "*Au-dessous du volcan*", il dit avec beaucoup d'indulgence — je le cite - "*Au-dessous du volcan, aussi est marqué par le mauvais sort. (Lowry) en rédige la première version aux Etats-Unis où elle est refusée par les éditeurs. Il le réécrit au Canada et perd le manuscrit dans (83) un bar, au Mexique. La troisième version périt dans l'incendie de sa maison. La quatrième publiée aux Etats-Unis, à la fin de la guerre, connaît un succès considérable, mais sans lendemain : Malcolm Lowry est aujourd'hui aussi ignoré en Amérique qu'il l'est dans son pays natal, l'Angleterre* " (5)

(5) Ibidem p. O

Or, cette perte répétée du manuscrit doit être quelque chose d'exceptionnel pour un écrivain. J'y vois personnellement un acte tout-à-fait symptomatique du statut de l'écrit pour **Lowry**. "*Les symptômes ne sont que l'activité sexuelle du malade*" dit **Freud** dans ses "*Trois essais sur la théorie de la sexualité*" (6)

Son manuscrit - ce qu'il a écrit à la main - Lowry ne peut que le perdre.

La jouissance recherchée dans l'écriture par un alcoolique ne peut, au départ, qu'être identique à celle qu'il recherchait dans l'alcool.

Il y a, dans l'un et l'autre cas, érection de l'aperte - que j'écris aperte. Petit néologisme qui a l'avantage d'indiquer qu'il s'agit d'une perte qui n'en est pas une et que je forge à partir du mot latin "Apertura" pour lequel j'ai signalé mon intérêt initialement.

Marguerite **Duras** n'a-t-elle pas dit: "J'écris comme une passoire". Cette formule est à prendre à la lettre.

Ne dit-on pas "Boire comme un trou" ?

L'alcoolique, plutôt que d'être troué, veut être le trou, veut l'incarner : contorsion d'une bouche qui chercherait à s'engloutir elle-même. Une autre image m'est venue proche de celle-ci : celle du sas. Le sas est une pièce de tissu montée sur un cadre de bois et qui sert à passer diverses matières liquides ou pulvérulentes. Un tamis donc, une forme de passoire. Mais il s'agit aussi d'une petite pièce étanche entre deux milieux différents. Songeons, par exemple, au sas d'un sous-marin. Il s'agit d'un lieu intermédiaire dont la fonction est double : permettre un passage et en interdire un autre.

Ca me paraît être le lien d'élection de l'alcoolique : c'est là qu'il habite, tantôt suffoquant sous l'eau de mer, tantôt assoiffé par la sécheresse de l'air, et toujours s'étonnant du va-et-vient de ceux qui passent, affublés de bonbonnes.

(84) L'alcoolisme, en tant que tel, ne sera jamais qu'un apéritif, un hors d'oeuvre. Mais ce hors-d'oeuvre ménage en creux une place pour l'oeuvre. Un apéritif, c'est fait pour ouvrir l'appétit. C'est ce qu'il se produit quand un alcoolique se décide à sortir de son sas. Cela peut même donner un chef-d'oeuvre, tel ce roman de **Lowry**.

Car, si je pense que la jouissance en oeuvre dans pareil écrit reste bien celle de l'aperte ou de la passoire, cette jouissance, de s'exercer hors de son lieu d'origine, de s'exiler, laisse un reste. **Lowry** ne témoigne-t-il pas, à l'issue de cette épreuve, avoir découvert à ses dépens que la machine que constitue son roman, fonctionne.

Là, on peut dire qu'il a été au fond des choses, qu'il s'est heurté à la Chose.

Je terminerai par le début, m'arrêtant à une des trois citations que Lowry place en exergue - en hors-d'oeuvre - de son roman.

Il s'agit d'un chœur extrait de l'"Antigone" de Sophocle (vers 332 à 363). Ce chœur chante d'abord les prodiges accomplis par l'homme et le prodige qu'il est. Puis il bascule, à l'occasion d'un vers, le vers 360, vers central qui est celui qui intéressait Lowry, je suppose, vers que je voudrais vous faire incorporer.

(6) "Trois essais sur la théorie de la sexualité, de S. Freud, (Ed. Gallimard, Cou. Idées), p. 51

Je le cite en Grec :

« **παντοπογος άπορος έπ ούδεν έρχεται το μελλον** »

« **ο πορος** », c'est le passage, le frayage, le trou, le conduit. Il subsiste en Français dans des mots comme les pores (de la peau), poreux, etc Au sens figuré, πορος signifiera les moyens, les ressources...

ο πορος, , c'est aussi le dieu du gain personnifié. Et la psychologie de l'alcoolique n'est pas sans lien avec celle du joueur.

παντοπογος se rattache, pour la syntaxe, à la période précédente, mais, dit Paul **Mazon**, (traducteur d'Antigone dans la Collection Budé), pour l'idée et le mouvement, à celle qui commence ici.

παντοπογος vient de cette première partie du chœur qui, comme je vous l'ai dit, a chanté tous les prodiges dont l'homme s'est montré capable.

(85) Puis vient cet **άπορος**, , contigu au **παντοπογος** et rétroagissant sur ce dernier.

Les traductions habituelles font de ce **παντοπογος** et de cet **άπορος** une simple redondance.

Ainsi, Paul **Mazon**, traduit ce vers de la façon suivante : *Bien armé contre tout*, (**παντοπογος**), il (l'homme) ne se voit désarmé (**άπορος**) contre rien (**έπ ούδεν**) de ce que lui peut offrir l'avenir (**το μελλον**).⁽⁷⁾

La traduction que l'on trouve dans l'édition française du roman de **Lowry**, va dans le même sens. Elle dit : "En vérité, il a des ressources pour tout (**παντοπογος**), sans ressource (**άπορος**), il n'a rien (**έρχεται**) rien (**έπ ούδεν**) de ce qui doit venir (**το μελλον**)" ⁽⁸⁾ Certains ont contesté cette traduction habituelle, et avec raison, à mon avis. Elle va à l'encontre de la stricte économie de mots qui fait le style de **Sophocle**.

Il ne s'agit pas d'une redondance.

J'en donnerais la traduction assez libre qui suit : "Ayant su s'adapter à tout cela, il n'est cependant adapté à rien au départ".

Car la question que pose ce chœur tourne bien autour de la fonction du trou, du **πορος** dans la structure de l'être humain.

Le **πορος** du **παντοπογος** n'est pas équivalent à celui de l' **άπορος**, il n'en est que l'après-coup : ils se répondent comme l'objet perdu et l'objet retrouvé.

Lacan nous rappelle dans la séance du 27 janvier 1960 de son Séminaire sur l'Ethique, le paradoxe que constitue la définition freudienne fondamentale de l'objet comme retrouvé. Lacan y dit : "L'objet est de sa nature un objet retrouvé. Qu'il ait été si l'on peut dire perdu, en est la conséquence, mais après coup".

C'est parce qu'il n'est adapté à rien au départ, c'est parce qu'il ne peut que trouver, c'est parce qu'il est, de structure, troué, manquant, que l'homme a pu trouver à s'adapter à tout. Il ne retrouve pas une adaptation perdue. Il n'est pas adapté à l'Autre et l'Autre ne lui est pas adapté : nul appariement ni au départ, ni à l'arrivée.

(7) "Antigone" de Sophocle (Trad. de P. Mazon), Ed. "Les Belles Lettres, p.85

(8) "Au-dessous du volcan" de M. Lowry, Ed. Gallimard (Cou. Folio), p.33

(86) C'est ce qu'escamote la traduction habituelle de ce vers d'Antigone, en ne retenant comme trait de l'homme que son extraordinaire adaptabilité au détriment de son inadaptation foncière.

Il y a ce à quoi l'homme a dû s'adapter et ce que l'homme a adapté à son monde, au monde du signifiant ... les deux se tenant.

Ainsi, les animaux dits domestiques. Or le propre d'un animal domestique, c'est de ne l'être jamais tout-à-fait, d'être toujours à domestiquer. En ce sens, ne peut-on dire que l'homme a toujours fait de Dieu, l'animal domestique par excellence.

Un des problèmes que rencontre **Schreber** dans sa relation avec Dieu, c'est que Dieu ne comprend rien au monde des humains, c'est que de ce monde, il faut tout lui en apprendre, c'est qu'il faut tout lui en dire...et pour cause : Dieu ne dit rien puisqu'il est le Verbe même.

Alors, quand **Duras** dit: "*C'est Dieu, l'alcool*", j'ajouterais volontiers en commentaire : "*C'est Dieu, l'alcool parce que Dieu est l'animal domestique par excellence*". Toujours, on peut l'avoir sous la main, mais jamais tout-à-fait.

Dans le même ordre d'idée, je fais une petite digression sur la question de la culpabilité.

Dans ce roman, le consul porte une faute, d'autant plus lourde qu'elle lui a valu d'être décoré. Cette faute qui le ronge semble justifier sa descente aux enfers. Par là, il expie cette faute, mais en même temps, c'est cette faute qui l'y enfonce toujours plus.

De quelle faute s'agit-il ? Pendant la guerre, le consul, commandant d'un navire au nom ironique de "Samaritan" ("rien qu'un parmi les noms du navire, mais le préféré du consul" dit **Lowry**), navire de guerre déguisé en navire marchand pour appâter les sous-marins ennemis, le consul donc, à l'occasion de la prise d'un de ces sous-marins, laisse les chauffeurs du Samaritan mettre les officiers allemands en chaudière.

Acte horrible comme on en trouve maints exemples dans les contes de fée. Car, au-delà de cette image, de cette dramatisation, qu'y a-t-il, si ce n'est d'alimenter en carburant le moteur de l'Autre ... si ce n'est (87) donc de boire.? Ainsi l'alcoolique est un héros qui a une tâche il est coupable de boire et il a le devoir de boire. Cette double tâche infernale est son héroïsme.

Le consul exprime cela d'une autre façon, quand, recherchant une bouteille de whisky dans son jardin, il se met à badiner avec son austère voisin, Quincey

Lecture p. 240. "*Savez-vous...propriétaire foncier*" (9)

L'interprétation de ce passage n'est pas évidente. Mais il me semble qu'on peut l'entendre de la façon suivante : contrairement à ce qui se passe dans le récit biblique où Adam est libéré du trop de jouir par l'exil, par une jouissance exilée, hors du paradis, ici, c'est d'être privé de l'exil - mais pour en être privé, il faudrait en connaître l'existence - c'est de rester seul dans le paradis, c'est de rester exposé au trop de jouir qui constitue le châtement. Jouissance auto-limitative, auto-référentielle qui laisse supposer comme le mythe biblique qu'il existerait une jouissance Autre qui ne le serait pas de l'après-coup du signifiant. Aporie dont seule, alors, la mort peut libérer.

A ma question initiale - "De l'alcoolisme, qu'appert-il ?" - c'est-à-dire à la question qui nous réunit ici, je répondrais par une boutade dont j'espère avoir indiqué qu'elle n'est pas sans portée, je répondrais : "De l'alcoolisme, il appert. "

(9) Ibidem, p. 240